

ALBERT CAMUS  
JEAN GRENIER

# Correspondance

1932-1960

AVERTISSEMENT ET NOTES  
PAR MARGUERITE DOBRENN

*nrf*

GALLIMARD







*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1981.

## AVERTISSEMENT

*A la « rentrée » d'octobre 1930, Jean Grenier, professeur de philosophie au grand lycée de garçons d'Alger, remarque parmi ses élèves Albert Camus. Jean Grenier a trente-deux ans, Albert Camus va en avoir dix-sept.*

*Jean Grenier, agrégé de philosophie depuis août 1932, a déjà enseigné à Alger durant l'année scolaire 1923-1924, après avoir occupé un premier poste à Avignon. Il a ensuite été professeur à l'Institut français de Naples, pendant deux ans. La Provence, Alger, Naples... Ce Parisien de naissance, qui a passé toute son enfance et son adolescence en Bretagne, découvre la lumière et les paysages méditerranéens, et c'est une révélation. « J'ai aimé plus que n'importe quoi au monde ces paysages où l'homme se sent vivre d'une vie multipliée, où tout l'exalte; ces paysages où la chaleur, la lumière, le panorama rendent délicieuse la seule action de respirer » (Mémoires intimes de X.). En 1927, il entre aux Éditions de la N.R.F. et y travaille quelques mois. Il a déjà fréquenté les milieux littéraires parisiens et publié des textes et des articles dans différentes revues et à la N.R.F. En 1928, il voyage : en Hollande, en Allemagne, en Tchécoslovaquie, en Pologne, en Turquie et en Grèce. Puis il reprend sa carrière universitaire. Quand il arrive à Alger, avec sa famille, il vient de passer l'été en Provence, pensionnaire de la Fondation Laurent-Vibert, au château de Lourmarin.*

*Albert Camus est entré comme boursier en classe de sixième au Grand lycée et y a poursuivi ses études secondaires. Mais dès la fin de l'année 1930, une première grave atteinte de tuberculose le contraint à se reposer. En apprenant qu'il est malade, Jean Grenier va voir son élève, chez lui, à Belcourt, « quartier pauvre » et populaire. En octobre 1931, Albert Camus, apparemment guéri, retrouve la classe de philosophie et Jean Grenier. Les échanges entre ces deux hommes ne devaient plus cesser.*

*Leur correspondance comprend deux cent trente-cinq lettres : cent douze d'Albert Camus et cent vingt-trois de Jean Grenier.*

*Jean Grenier avait conservé toutes les lettres d'Albert Camus. « J'ai retrouvé vos lettres à Hydra depuis le début et je n'ai certes pas gardé les lettres de tous mes correspondants », lui écrit-il en septembre 1947. Avant même la mort d'Albert Camus, il les avait classées et fait dactylographier.*

*Rien de semblable du côté d'Albert Camus. Dans une lettre inédite, datée du 30 octobre 1939, adressée à Francine Faure, sa future femme, il écrit : « Je viens de passer mon après-midi à vider deux malles pleines de correspondance et à brûler toutes ces lettres accumulées. Ça a été comme une rage. Je n'ai rien épargné — ceux qui m'étaient les plus chers — ceux qui me flattaient — ceux qui m'attendrissaient — Grenier, Heurgon, Claude, Jeanne, Marguerite, Christiane, tous et toutes. Tout a brûlé. J'ai cinq ans de passé en moins sur le cœur. » M<sup>me</sup> Albert Camus avait rassemblé les lettres de Jean Grenier, ultérieures à cette date, sans pouvoir formellement assurer les avoir toutes retrouvées.*

*C'est ainsi que, du 25 mai 1932 au mois de mai 1940, nous lisons les lettres d'Albert Camus et déplorons d'avoir à deviner les réponses de Jean Grenier. Mais leur absence accuse l'insistance du disciple, qui écrira plus tard : « ...je n'ai pas cessé pendant des années de vous prendre à témoin. »*

*La première lettre (retrouvée) de Jean Grenier est du 29 août 1940. Et en novembre 1944, nous pouvons lire : « A l'instant je reçois votre Malentendu. Merci de tout cœur. " Sans réserve " dites-vous. Moi aussi. Nous avons commencé en 1930 un dialogue qui n'est pas fini et je projette toujours d'écrire — ne serait-ce qu'en quelques pages — ce que je vous dois. »*

*Ce dialogue est interrompu le 4 janvier 1960 par la mort brutale d'Albert Camus, dont la dernière lettre à Jean Grenier est du 28 décembre 1959, la réponse de Jean Grenier du 1<sup>er</sup> janvier 1960.*

Marguerite Dobrenn.

Cette édition doit beaucoup à l'amitié de Francine Camus — aujourd'hui disparue — et de Marie Grenier qui m'ont aidée avec une patience inlassable et souriante.

M. D.

1. — ALBERT CAMUS À JEAN GRENIER

[Alger] 3 rue du Languedoc<sup>1</sup>  
20.5.32

Je ferai mon profit de vos réflexions. Les miennes m'avaient, d'ailleurs, fait arriver à certaines de vos conclusions. Je les ai réunies dans quelques pages que je voudrais vous montrer à votre retour. A cette première œuvre<sup>2</sup> je n'attache qu'une importance de pierre de touche. Elle contient de bien mauvaises choses, des influences flagrantes, mais aussi un peu de moi et c'est cela surtout que je voudrais vous voir lire. Votre avis me permettrait de conserver ou d'abandonner le but que je me suis fixé<sup>3</sup> et à la poursuite duquel je tâcherai d'oublier ce que je suis<sup>4</sup>.

Mon goût pour Gide redouble en lisant son *Journal*. N'est-ce pas qu'il y est humain. Je continue aussi à le préférer à tout autre écrivain. Par un effet inverse je déteste Cocteau.

La dernière lettre de Max Jacob<sup>5</sup> est pittoresque et désenchantée. Je suis le « chevalier qui s'attaque au Monstre (l'Art) ». Quant à lui, la vie lui a été dure. Il est pauvre et solitaire, aucun pouvoir et aucune relation.

Je plaisante mais il est parfois émouvant. C'est un lieu commun vivant : Ris donc, Paillasse.

Je veux croire que votre crise d'appendicite a été aussi inoffensive que votre accident d'auto.



Je regrette que le baccalauréat soit aussi exigeant et je vous attends.

A. CAMUS.

p.s. Platon m'aide à préparer la philosophie.

2. — A. C. À J. G.

[Alger] 3 rue du Languedoc  
25 août 1932

Ma vie est aussi éloignée que possible de la Nature, autant que ma conduite l'est de mes idées.

Où je suis : 3 rue du Languedoc où je goûte un été délicieux dans un jardin qui ne peut l'être puisqu'il a des murs.

Ce que je fais : je crois que ces mois de vacances m'apporteront un grand soulagement et un gros bénéfice intellectuel quoique je sois toujours tel que vous me connaissiez : dans l'Attente<sup>1</sup>.

D'ailleurs je crois cette période de trouble nécessaire et si j'espère la transformer à mon avantage vous y êtes pour beaucoup.

J'ai reçu le livre de Max Jacob<sup>2</sup>. Une correspondance s'est établie entre nous qui m'est tout à fait profitable. Il y a une différence étonnante entre ces lettres et les livres de Jacob. Du moins suis-je pris pour lui d'une sympathie profonde. J'ai en effet reçu son livre dans une période de déséquilibre et désemparé, ma lettre à Jacob a contenu évidemment un reflet de ce désordre. Sa réponse m'a fait grand bien. Il m'a dit d'ailleurs exactement ce que vous m'auriez dit en pareille circonstance.

Je vois que cédant à ma mauvaise habitude j'ai longuement parlé de moi. Pourtant je vous assure que je me suis essayé au bain d'humilité et à la douche de modestie. Je ne garantis d'ailleurs pas les résultats.

Je suis heureux que vos vacances soient si mouvementées. A en juger par son aspect au xv<sup>e</sup> siècle, Sisteron<sup>3</sup> doit être

curieux et agréable. Je vous remercie de vos cartes. Le portrait de Stendhal m'a beaucoup plu.

Je suis content aussi de vous avouer que Proust est un très grand écrivain. Quelle puissance de vie! C'est véritablement un créateur. Et ne trouvez-vous justement très attachante l'opposition entre cette force dans l'ensemble et cette minutie dans le détail. D'ailleurs très souvent on le quitte avec un peu d'amertume. On a trouvé tant de choses que l'on a senties, qu'on finit par penser : « Tout est dit. Il n'y a plus à revenir là-dessus. »

Laissez-moi vous remercier de votre aide et de vos conseils (ce que vous ne me laissez jamais faire devant vous), vous assurer de mon amitié reconnaissante, et attendre votre retour avec impatience.

A. CAMUS.

p.s. Mes parents disent le plus grand bien de vous.

3. — A. C. À J. G.

[Alger, 1933]

J'avais écrit ces notes, aussitôt votre livre fini<sup>1</sup>. Je ne pensais pas vous les montrer, mais ne sachant comment vous dire ce que vos pages m'ont donné, j'ai songé que la sincère incohérence et la spontanéité de ces lignes vous assureraient d'une émotion trop vraie pour être dite. Je crains seulement de leur attribuer trop de vertu communicative.

ALBERT CAMUS.

Des îles à la dérive — et qui voudraient bien se fixer. Car tout le livre *tend* vers une unité bien plutôt qu'il y repose.

Des tas de choses que j'ai comprises : les pleurs d'impuissance devant le spectacle trop beau pour être retrouvé. L'étrange est que ce soit un ami — un autre.

Les pages les plus confiantes sont celles qui m'ont fait le

plus mal. (« J'ai gagné », la découverte de « l'Arrêt précieux et vainqueur »). Ainsi, pensais-je, après s'être adressé à la vie et lui avoir dit : « Je gagnerai », il vient un moment où l'on dit : « J'ai gagné » et où quand même on appelle encore d'autres gains, d'autres îles Fortunées. Ainsi la victoire n'est pas définitive. « Se dire ouvrier si l'on est contremaître » — comme c'est vrai. Faiblesse dans le goût de l'inconnu, mieux, l'amour du mystère gratuit.

Et comme ce livre est désespérant : un néant. Rien où l'on puisse se reposer et se mentir à soi-même — « Ni Foi, ni Pitié, ni Amour », non, pas même de l'orgueil — Une préparation au grand saut. Pas de douleur non plus : un fait aveuglant qui la rend inutile, un fait gênant, brutal mais naturel : l'homme et la mort — Et avec ça de l'ironie — mais qui sait qu'elle ironise.

Les Kerguelen aspirent vers les Fortunées afin d'oublier l'île de Pâques et la monstrueuse idole.

C'est trop injuste aussi. Il doit y avoir autre chose. Ne serait-ce que cet ornement, cet épisode. Foi, Pitié, Amour. Je me refuse à penser que je trouverai toujours le tain dans les miroirs. Et la lumière dans les cieux. Il serait trop dur d'être toujours condamné à chercher un objet à notre amour. Car il y aurait impossibilité à « se laisser distraire » — ne fût-ce qu'un 1000<sup>e</sup> de seconde. Je veux bien dire « Oui » et de tout mon être mais *il faut* que ce oui soit définitif — Ne pas être disponible. Se nourrir de l'intensité du moment. Mais pourquoi ensuite appeler les îles Fortunées.

Et pourquoi le reste ne regarde-t-il personne.

4. — A. C. À J. G.

[Alger, 1933]

Que doit-on faire quand après avoir renoncé à tout pour se consacrer à une foi<sup>1</sup>, cette foi vous brise et vous laisse seul, — comme nu.

Je ne sens ni révolte, ni désespoir mais de l'indifférence.

Peut-être est-ce trop souffrir à la fin — Et je ne sais plus rien — que votre amitié — encore.

A. C.

5. — A. C. À J. G.

[Alger] 117 bis rue Michelet  
13 juillet 33

Je ne sais si cette lettre vous parviendra. Mais je vous écris comme à l'homme que j'aime et dont la présence me sauve de bien des désespoirs.

Une différence de conceptions sur un sujet délicat<sup>1</sup> fait que mon oncle m'a demandé de partir. Je suis seul, assez désorienté. Et j'aurais besoin de vous lire et de savoir votre amitié. Je ne sais si je pourrai continuer ma licence. Chose plus grave pour moi je ne pourrai voyager — Quand j'aurai ajouté ma certitude de n'être pas guéri de ma maladie, vous comprendrez que j'attende de vous lire.

Mais n'est-ce pas que j'ai raison, m'étant choisi une foi<sup>2</sup>, de me refuser à toute concession qui puisse atteindre cette foi — m'étant fixé un but<sup>3</sup>, de m'oublier absolument dans la poursuite de ce but — Vous à qui je dois cette profonde vérité, qui m'avez tant donné en m'apprenant cela, vous ne pouvez me démentir. La dernière fois que je vous ai vu, vous m'avez dit votre amitié et mon silence a dû vous paraître ridicule et gênant — Il n'était que timide — Mais vous avez compris déjà qu'il valait mieux que ce que j'aurais pu dire. Pardonnez-moi d'être si sincère. J'ai tant besoin de vous lire.

ALBERT CAMUS.

P.S. Écrivez-moi à l'adresse ci-dessus. C'est celle de mon frère qui a bien voulu m'accueillir<sup>4</sup>.

## 6. — A. C. À J. G.

[Alger, 1933]

Mais vous vous êtes mépris. Je n'aurais jamais osé vous demander de prendre parti entre mon oncle et moi. Je connais et j'approuve trop les raisons de la sympathie que vous portez à mon oncle, pour vous demander une chose qui aurait pu vous choquer autant que vous gêner.

Il est vrai que je suis désorienté et c'est pour cela que je vous avais écrit, à vous et pas à un autre, parce que je crois beaucoup en vous. Oh ! je comprends bien qu'il ne faut pas se résoudre à faire souffrir avant de s'être assuré de la solidité de son idéal<sup>1</sup>. Mais je n'ai eu aucune résolution à prendre et je n'ai fait qu'obéir, mon rôle en cette affaire ayant été purement passif. Quant à la solidité de mon idéal, ne serait-elle pas réelle, voyez-vous, que je suis décidé à la croire telle.

Mais malgré toutes les bonnes raisons qu'il me semble vous donner, votre lettre me laisse sur une pénible impression. Sans doute, me suis-je mal expliqué. Mais je ne voulais vous demander qu'une présence.

Je sais bien que j'ai d'énormes défauts — que mon orgueil est bien souvent de la vanité — et que peut-être mon goût pour les grandes choses vient d'une facilité excessive à accomplir les petites — Je me juge avec lucidité. Vous me l'avez appris. Mais, en tout cela, je ne regrette rien. Car j'ai agi selon mon cœur et mes sentiments. Et c'est cette petite raison, ridiculement sentimentale, qui fait ma seule force du moment. Le présent état de choses m'a été imposé<sup>2</sup>. Comment aurais-je pu, alors, causer de la souffrance. Peut-être, au contraire, ne s'est-on pas demandé si on m'en causait.

Maintenant, mon Dieu, je n'ai qu'une ambition. C'est d'être homme et le plus simplement possible. C'est encore un orgueil, certes. Mais je suis si las, si démuné que cet orgueil me semble la seule sauvegarde. J'ai compris qu'il ne fallait rien demander à la vie. Mais accepter, avant de discuter.

Cela vaut mieux que de vouloir à toute force être fidèle à soi-même — surtout lorsque, comme moi, on se connaît si peu.

Pour vous avoir dit tout cela, il me semble maintenant que la pénible impression que j'avais a disparu. Je vous l'ai dit, ce qui me justifie, c'est d'avoir agi selon ma foi — et c'est si vrai, que je crois en ma foi.

Mais il est aussi très vrai que je serai très peiné d'être sévèrement jugé par vous. Je vous en prie, jugez-moi en fonction de ma jeunesse et gardez-moi votre amitié. Elle signifie pour moi tant de choses.

A. C.

7. — A. C. À J. G.

*Villa Frais Cottage*  
R. N° 12 — Parc d'Hydra<sup>1</sup> [1934]

Mon directeur disparaît avec l'argent qu'il me doit. Sans argent du jour au lendemain j'entre à la Préfecture<sup>2</sup>. Un mois et demi de travail à 7 heures par jour et c'est une aggravation de mon état. Coût : deux mois de chaise longue. Repos absolu le deuxième poumon étant atteint.

Je purge ma peine en ce moment et je songe à vous écrire tout cela qui peut paraître inopportun. Mais ne vous dois-je pas de vous informer des événements de ma vie.

Vous savez combien une vie de malade peut être une vie de château. Et mes longues journées désœuvrées me paraissent de la plus grande importance. Puis aussi, je peux enfin travailler pour moi et j'espère aller assez loin dans ce que j'ai entrepris.

Vous voyez que la maladie ne m'empêche pas de faire des projets. Mais si je me questionnais sérieusement, je sais bien que tout cela me paraîtrait futile. Ce qui m'enfoncé encore dans cette idée ce sont les soirs émouvants du Parc d'Hydra. Je ne connais guère de paysages plus vaincus, plus négateurs.

Je me dis cependant que ce n'est pas cette voix qu'il faut

écouter ni celle de ma nature profonde, mais bien celle qui parfois me dit que la vie est toujours favorable à ceux qui l'aiment et ne trahissent point devant elle.

Mais voilà encore des pensées de jeune homme. Je crois que ce sont les dernières et qui éclosent à la faveur de mon état. Au fond tout cela n'empêche pas que notre vie soit misérable, que seul le bifteck compte, et que la beauté même ne soit pas suffisante.

Je vous dis tout cela à tort et à travers. Mais je sens beaucoup le besoin de parler avec vous ou de me promener en disant des choses inutiles à dire. Permettez-moi de vous écrire souvent sans que cela engage des réponses de votre part — Les journées sont si longues et souvent si lassantes ici.

J'ai reçu le tombeau de Chateaubriand comme un avertissement salutaire et la maxime du (*sic*) Vézelay<sup>3</sup> que je tâcherai de ne point suivre. Je vous crois maintenant à Sisteron et j'espère que ma lettre vous y trouvera. A bientôt, je vous prie et croyez-moi votre très fidèle et très reconnaissant ami

ALBERT CAMUS.

8. — A. C. À J. G.

[*Hydra*] 17 août [1934]

Vous sentir présent m'est toujours d'un grand secours. C'est pourquoi je vous remercie de votre lettre et de vos livres.

Je ne voudrais pas que vous croyiez à du découragement, à du pessimisme trop ancré. Je crois que le jugement qu'un homme porte sur la vie est trop complexe pour être enfermé dans une catégorie pessimisme ou optimisme. Pour moi, je constate l'évidence — et ne sais trop comment juger — me contentant de vivre et de sentir.

Et puis il y a l'amitié — un petit nombre de livres — quelques tableaux — une ou deux phrases musicales — l'amour.

Il me semble d'ailleurs aller mieux. J'attends la rentrée de

mon docteur pour avoir des précisions. Vous me demandez de vous raconter une de mes journées. C'est en y réfléchissant que je me suis aperçu de leur vide et de leur monotonie. Je me lève assez tard — travaille un peu (sciences ou philosophie) jusqu'au déjeuner dans ma chaise longue — et me repose jusqu'au milieu de l'après-midi en lisant. C'est alors que j'essaie d'écrire. Je ne veille pas. Vous voyez qu'il n'y a rien là de palpitant. Je vois cependant très souvent Jean de Maisonneul<sup>1</sup> et Louis Bénisti<sup>2</sup>. Vous savez ce que peut être une réunion d'hommes très jeunes et très amis : confidences sur l'œuvre à venir — échanges d'espairs, d'idées de jugements — Et encore cela pèse-t-il peu au prix d'une poignée de main ou d'un regard vrai. Quelquefois encore de longues promenades aussi dans la campagne.

Ce qui importe c'est que je me suis donné un but, une œuvre<sup>3</sup> (j'ai terminé la première partie que je vous enverrai aussitôt dactylographiée). Convenez qu'il n'apparaît pas beaucoup de découragement dans ces décisions. Un être jeune ne saurait d'ailleurs renoncer totalement. Toutes les lassitudes réunies ne viennent pas à bout des forces de recommencement qu'il porte en lui. J'ai trop longtemps méconnu la vitalité que je porte en moi. Ceci va peut-être vous étonner, mais je m'aperçois sans complaisance aucune que je suis capable de résistance — d'énergie — de volonté. Et puis, à côté de cela, il y a des matins si beaux et des amis si chers. Ne soyez donc pas trop inquiet. Mon état physique laisse, il est vrai, à désirer. Mais j'ai le désir de guérir.

Laissez-moi vous remercier encore de l'aide que vous savez m'apporter. J'ai toujours été navré de ne pouvoir rien pour vous être utile, pour vous aider, vous marquer enfin autrement qu'en phrases la fervente amitié que je voudrais que vous trouviez ici.

A. C.

Je voudrais que votre femme sache avec quelle sympathie nous pensons à elle.



9. — A. C. À J. G.

[Hydra] 31 [juillet 1935]

Je pars ces jours-ci en cargo pour Tunis. De là Sousse, Sfax, Gabès et le sud tunisien (Foum-Tataouine et Douirad) — En cours de route, Kairouan, les îles Kerkennah, El-Djem et l'île Djerba. C'est vous dire si je suis heureux. J'ai passé un assez mauvais mois de juillet à paresser sans raison. Mais depuis que j'attends ce voyage cela va beaucoup mieux. J'ai beaucoup avancé mon « quartier pauvre ». Mais je ne vous envoie encore rien — car il me semble que rien encore n'est définitif. Je serai content de trouver une lettre de vous à la poste restante de Gabès, si ce n'est pas trop vous demander. C'est aussi qu'il me semble que ce voyage vous appartient un peu — comme chaque chose importante de ma vie. Je sais que vous êtes allé à Capri par Bloomfield qui est parti en Grèce « voir le ciel qui est noir à force d'être bleu et manger des olives » comme il dit.

Je vous écrirai à mon retour et peut-être aussi au cours de mon voyage. Je vous parlerai de mon diplôme<sup>1</sup> qui m'intéresse de plus en plus. Assurez M<sup>me</sup> Grenier de notre respectueuse amitié et croyez-moi fidèlement vôtre.

ALBERT CAMUS.

Je serai de retour vers le 25 — A Gabès vers le 18

10. — A. C. À J. G.

[Hydra] Dimanche 4 août [1935]

Si vous ne m'avez pas encore écrit à Gabès je vous demanderai de ne pas le faire. Je suis parti Vendredi en cargo mais à

peine arrivé à Bougie, une petite hématurie m'a obligé à consulter un docteur. Il m'a conseillé de rentrer au plus vite craignant que, dans mon état, ce petit accident n'ait une origine tuberculeuse. Je n'ai pas encore consulté d'urologue mais je vous tiendrai au courant. Je ne peux pas m'empêcher d'être découragé. J'ai fait de gros efforts depuis un an pour regagner un corps sain et c'est encore l'incertitude. Après tout, peut-être ne sera-ce rien. Et j'ai fait une route passionnante le long des côtes jusqu'à Bougie. C'est d'ailleurs un voyage que je reprendrai cette année même, à une meilleure époque sans doute. Je ne sais rien encore de ce que je ferai cet été. Tout dépend du médecin pour le moment. Je serais heureux que vous m'écriviez. Je vais me remettre au travail pour dissiper ce désœuvrement qui me glace et aussi pour fuir ces heures du soir que vous connaissez bien au Parc d'Hydra. Mais il me semble que vos lettres m'aideraient à oublier cette petite désillusion. Je dis petite mais c'est par crainte d'exagérer à vos yeux cette sorte de chagrin d'enfant que j'ai. Vous savez du reste quelle joie j'éprouvais à partir ainsi.

J'espère que votre séjour se poursuit normalement et que M<sup>me</sup> Grenier se remet de sa fatigue momentanée. Assurez-la de notre respectueuse amitié et croyez-moi votre fidèle

ALBERT CAMUS.

11. — A. C. À J. G.

Adresse de Clot<sup>1</sup>  
19, rue Saint-Augustin

[Tipasa] 21 août [1935]

Je vous rassure tout de suite. Une radiographie et une analyse ont enlevé toute inquiétude à mon sujet. Il ne saurait s'agir que d'un accident de circulation. Me voilà tranquille et un peu mari de mon aventure.

Vous êtes le plus sage en me parlant de la France. Mais

la chose est impossible. Je me suis chargé d'un cours que je ne peux abandonner en septembre. C'est à peine si je pourrai prendre une dizaine de jours (1). J'ai décidé d'employer ce court répit pour aller aux Baléares.

Je vous remercie de *Note conjointe* <sup>2</sup>. J'avais lu dans les *Cahiers* la note sur Bergson. Mais je ne connais pas la note sur Descartes. Et je ne sais pas vous dire avec quelle joie et quelle gratitude j'ai accueilli votre envoi.

Vous avez raison quand vous me conseillez de m'inscrire au parti communiste. Je le ferai à mon retour des Baléares. Je vous avoue que tout m'attire vers eux et que j'étais décidé à cette expérience. Les obstacles que j'oppose au communisme il me semble qu'il vaut mieux les vivre. Je verrai mieux les plans et quelle valeur il convient d'attacher à certains arguments. J'y pense beaucoup et il me semble jusque-là que les outrances du communisme reposent sur un certain nombre de malentendus qui peuvent être répudiés sans dommage. C'est aussi que le communisme diffère quelquefois des communistes. Ce qui m'a longtemps arrêté, ce qui arrête tant d'esprits je crois, c'est le sens religieux qui manque au communisme. C'est la prétention qu'on trouve chez les marxistes d'édifier une morale dont l'homme se suffise. Cela sent trop le « laïque et obligatoire », l'humanisme à la Édouard Herriot. Mais peut-être aussi peut-on comprendre le communisme comme une préparation, comme une ascèse qui préparera le terrain à des activités plus spirituelles. En somme une volonté de se dérober aux pseudo-idéalismes, aux optimismes de commande, pour établir un état de choses où l'homme puisse retrouver le sens de son éternité. Je ne dis pas que ceci est orthodoxe. Mais précisément dans l'expérience (loyale) que je tenterai, je me refuserai toujours à mettre entre la vie et l'homme un volume du *Capital*. Toute doctrine peut et doit évoluer. Cela est suffisant pour que je souscrive sincèrement à des idées qui me ramènent à mes origines, à mes camarades d'enfance, à tout ce qui fait ma sensibilité.

Il y a encore beaucoup d'autres points qui me paraissent dignes de réflexion (faux rationalisme lié à l'illusion du progrès, lutte des classes et matérialisme historique interprétés dans le sens d'une finalité dont le but serait le bonheur et le triomphe de la seule classe ouvrière).

Il me semble davantage que les idées c'est la vie qui mène souvent au communisme. Dites-moi ce que vous en pensez. Vous comprenez quels peuvent être mes doutes et mes espoirs. J'ai un si fort désir de voir diminuer la somme de malheur et d'amertume qui empoisonne les hommes.

Dans tous les cas je vous promets de rester clairvoyant et de ne jamais céder aveuglément. C'est un peu votre pensée et votre exemple qui m'aideront.

ALBERT CAMUS.

(1) au début de septembre.

Je vous écris de Tipasa où je passe 3 ou 4 jours. Je ne fais rien que paresser et errer dans cette campagne pleine de ruines. Tout est bleu ou jaune<sup>3</sup>. Et cette splendeur, si souvent écrasante, me restitue un peu de ce silence intérieur que j'avais oublié depuis des mois. Je rajoute en hâte tout cela pour vous donner un peu de ma joie d'aujourd'hui.

12. — A. C. À J. G.

[Hydra] Le 1<sup>er</sup> septembre [1935]

Voici la première partie de ce que j'ai entrepris. Vous en connaissez le début<sup>1</sup>. Je vous l'envoie néanmoins pour que vous vous fassiez une idée du tout.

Dites-moi ce que vous en pensez et si cela vaut la peine d'être continué. J'ai quelques doutes en ce moment.

Je vous écrirai plus longuement avant votre retour. J'espère être capable alors d'aligner quelques lignes plus sensées.

Croyez-moi votre fidèle ami

A. C.





ALBERT CAMUS - JEAN GRENIER

**Correspondance**  
(1932-1960)

Le dialogue commencé, au Grand Lycée d'Alger, au mois d'octobre 1930, entre Albert Camus et Jean Grenier n'a été interrompu, trente ans plus tard, qu'à la mort du plus jeune.

L'originalité de cette correspondance tient à la relation des interlocuteurs, d'ancien disciple à maître. D'où, chez l'un, malgré les progrès de l'âge et dans un échange devenu celui de l'amitié, l'exigence déférente et l'abandon de l'adolescence, et, chez l'autre, l'attention, la vigilance et un soutien sans concession.

Une lumière nouvelle est ainsi répandue sur les choix et l'attitude des deux écrivains, leur réaction à l'histoire, et, pour Albert Camus, l'élaboration de son œuvre.

Si Jean Grenier reste discret sur ses propres ouvrages, ce que ses lettres révèlent de la légèreté de son écriture, de la profondeur de sa pensée, de sa liberté surtout permet d'entrevoir le secret d'une œuvre dont la véritable importance peut être dissimulée par la subtile ironie et le refus d'insistance.

*nrf*